

Alain Roumestand
Fidel Castro Ruz



El Tactico



Régis Debray dans la revue « Les temps modernes » : « Le castrisme : une action empirique et conséquente, qui a rencontré le marxisme sur son chemin, comme sa vérité ».

Un professeur d'études latino-américaines à l'université John Hopkins Maryland et ancien chef de la mission diplomatique des Etats-Unis à La Havane, s'exprime ainsi sur la révolution castriste et ses résultats : *« Par rapport aux objectifs que s'étaient fixés les jeunes révolutionnaires, ils peuvent avancer des succès tels que l'éducation et la santé gratuites pour tous. En ce qui concerne le logement et l'alimentation, il y a des pénuries... il existe toujours une certaine loyauté à l'égard de la révolution car une partie des promesses a été tenue. Au passif, il faut placer l'agriculture qui ne fonctionne pas. Le système universitaire forme des diplômés mais ils ne trouvent pas de débouchés ».*

Un professeur émérite d'université, dans un livre réalisé à l'intention des étudiants candidats aux concours nationaux, est louangeur avec le régime. Et il écrit *« La société cubaine s'était habituée à un certain niveau de confort matériel »* (avant la période spéciale).

Un écrivain, opposant, décrit une déambulation dans la Havane : *« Par O'Reilly, par Obispo, par Empedrado, par toutes les rues qui débouchent sur la baie, des gens en quête de la fraîcheur de la mer, après une nouvelle journée monotone... et de petites jouissances (... une paire de chaussures à la bonne pointure, un tube de pâte dentifrice) qu'ils n'ont pas pu satisfaire, de grandes aspirations (un voyage, une maison spacieuse) qu'il serait même dangereux de révéler... »*

« Cuba respecte la liberté d'expression entre citoyens... Mais le régime n'admet pas l'expression médiatisée d'opinions contraires aux politiques définies par l'Etat » écrit encore un professeur spécialisé dans l'histoire de l'Amérique latine.

Une écrivaine née à La Havane en 1962, émigrée à 14 ans, universitaire, écrit : *« Je me souviens de la plaisanterie de Mama sur la révolution : les écoles, les hôpitaux, les prisons ».*

Une autre, farouche opposante : *« Les amis de notre pays qui étaient très souvent les plus médiocres de toutes les gauches du monde, ceux que personne n'écoutait dans leur propre pays et qui venaient ici dans des hôtels cinq étoiles manger et boire à l'œil ».*

La même opposante, qui a initié une manifestation parisienne pour défendre « les dames en blanc », femmes et filles de personnes emprisonnées, s'est vue traitée d'organisatrice d'une

« sauterie en faveur des mercenaires cubaines, qui a rassemblé moins de cinquante adeptes de sa secte, une machination initiée par les nostalgiques de la dictature criminelle de Batista et ses affidés ».

Un auteur de polar français ne fait pas dans le détail. « De jour, la Havane offrait un spectacle déprimant, malgré la végétation tropicale jaillissant de milliers de jardins laissés à l'abandon. Celui d'une ville en pleine décomposition, rongée par l'humidité, le manque d'entretien, et le socialisme... Sciemment Fidel Castro avait laissé la Havane, symbole du capitalisme, se dissoudre dans la chaleur humide des Caraïbes ».

À la lecture de ces quelques lignes Cuba et sa révolution apparaissent très clivants et le sang-froid doit être de mise pour tout observateur un peu sérieux.

L'historien qui cherche à faire œuvre utile et objective se doit de ne négliger aucune source. Mais il doit se garder de privilégier l'un ou l'autre camp et rechercher sa route en évitant les obstacles de la détestation ou de l'hagiographie, mauvaises conseillères.

Comme je l'avais fait dans une recherche sur Robespierre, j'ai souhaité agir en toute impartialité en appliquant les principes de la critique historique à l'action révolutionnaire de Fidel Castro. Celui-ci a voulu voir surgir parmi le peuple cubain « des foules de Robespierre ». Dans une conversation avec

l'auteur, Bertha Alvarez, historienne de l'université de La Havane, a comparé la France de Robespierre, face à l'Europe monarchique liguée contre elle, à la République cubaine entravée par l'embargo américain. Les deux hommes ont fait naître des sentiments extrêmes. Ils méritent mieux dans l'historiographie contemporaine. « *Ni cet excès d'honneur, ni cette indignité* ».

1

Les racines de l'enfance

Le point de départ de l'aventure est une région située à l'est de la Grande Ile de Cuba, Biran et ses familles pauvres et dignes, loin de la société de Santiago de Cuba.

C'est dans une fratrie de 2 enfants, Angela et Ramon, que naît, hors du mariage, Fidel Castro Ruz le 13 août 1926, soit trois ans avant la « grande dépression » économique mondiale, qui verra des centaines de travailleurs cubains se retrouver au chômage. Castro serait né en fait le 13 août 1927 et c'est à 12 ans qu'on lui aurait donné un an de plus, pour avoir les 13 ans lui permettant d'accéder à l'enseignement secondaire.

Angel Castro y Argiz, le père, est un émigré pauvre, espagnol (son village natal Lancara, près de Lugo, province de Galice). Il découvre Cuba en 1887,

enrôlé dans les troupes hispaniques luttant contre les nationalistes cubains qui désirent ardemment l'indépendance de l'île. Carlos Manuel de Cespedes, propriétaire terrien, avait lancé un appel à la liberté et à l'insurrection.

Démobilisé et de retour en Espagne, il pense avec ferveur à l'île, et, dès qu'il le peut, la rejoint en 1899, alors que la domination espagnole a été vaincue par José Marti, le héros national.

Sans argent, il s'emploie dans l'industrie. Il travaille dans une briquetterie que possède son oncle. Il vend aussi de la limonade, puis il loue des terres à l'United Fruit Company, américaine, et devient colono. Il économise pour acheter des terres. Il finit par se constituer une grosse exploitation agricole, une finca, près du célèbre champ de bataille de Dos Rios. C'est là que périt, en 1895 le père de l'indépendance cubaine, José Marti, l'auteur très anti-impérialiste du « Manifesto de Montecristi », cosigné avec le général Maximo Gomez.

Sur plusieurs centaines d'hectares, plusieurs dizaines d'ouvriers agricoles travaillent le sucre et le bétail, pour Angel Castro. C'est le domaine Manacas.

Les banques étrangères, américaines, possèdent 80 % de la production de sucre ; les Etats-Unis ont par ailleurs le monopole du chemin de fer, de l'électricité et du téléphone.

La mère de Fidel, Lina Ruz, qui sera épousée en deuxième noce, est beaucoup plus jeune que son père (28 ans de différence). C'est une femme solide et travailleuse, issue d'une famille pauvre, catholique dans l'âme, qui s'occupera avec attention de ses trois fils et de ses quatre filles. Un autre fils Raul (en 1931) et trois filles naîtront après Fidel.

Comme les parents de Fidel se sont formés eux-mêmes, ils vont vouloir une bonne éducation pour leur progéniture.

Après avoir passé sa petite enfance au grand air, à monter à cheval, à nager et à l'école publique de Biran où il se montre indiscipliné, quittant la classe... en agitation permanente, Fidel intègre, au début de 1932, l'école des frères maristes de Santiago. Il y rejoint son frère aîné et son cadet Raul y sera lui aussi inscrit quelques années plus tard.

Il sera interne chez une institutrice très démunie, mais qui, d'origine haïtienne, l'initiera à une éducation à la française. Il dormira sur un canapé placé contre un mur dans un couloir. Après avoir vu les ouvriers des grandes entreprises sucrières américaines vivre dans la difficulté, il expérimente des conditions de vie spartiate. Ce qui ne l'empêchera pas de s'initier au « savoir vivre bourgeois » : *« ne pas parler la bouche pleine, ne pas aspirer la soupe, ne pas mettre les coudes sur la table »*. L'adolescent lira « Les misérables » de Victor Hugo.

A la Havane le dictateur Machado perd le pouvoir à la suite d'une grande grève insurrectionnelle. Le gouvernement provisoire qui le remplace est lui-même renversé par une rébellion de l'armée avec un leader qui va marquer l'histoire du Cuba prérévolutionnaire, le sergent Fulgencio Batista.

En 1935 après avoir été baptisé dans la cathédrale de Santiago, le jeune Fidel rentre à l'école catholique de la Salle. Puis ce sera le collège jésuite Dolorès de Santiago où il sera le condisciple de jeunes issus du milieu aisé de la ville.

D'un naturel peu enclin au travail scolaire, introverti, une certaine propension à l'ennui, Fidel aime les sports et les pratique avec bonheur (notamment le base-ball, sport national cubain, la course à pieds, le ping-pong, la natation, le basket, la boxe). Son père lui avait pourtant donné son premier cigare à 14 ans ; il s'arrêtera de fumer à 60 ans.

Quand il faut donner un « coup de collier » pour passer un examen, il sait mettre en œuvre les moyens de réussir. Ne travaillant pas en cours, il veille jusqu'à trois heures du matin pour rattraper son retard.

Il donne du fil à retordre à l'administration de son école qui note son intelligence, son éveil, son intérêt pour la presse, mais aussi son impulsivité.

C'est dans ses « années collège » qu'il écrit une lettre au président américain Franklin Delano

Roosevelt qu'il assure de son admiration pour les U.S.A. La lettre réponse du président sera affichée au tableau du collège.

En 1942, alors que Batista chef d'état-major de l'armée est au pouvoir depuis deux ans après son élection à la présidentielle de 1940, Castro quitte le collège de Santiago pour le « nec plus ultra », le lycée jésuite, établissement prestigieux de la capitale, La Havane, dans le quartier résidentiel de Alturas de Belen.

Les jésuites vont beaucoup le marquer par leur enseignement : éthique (qu'il revendiquera comme essentielle), honneur, ténacité, sacrifice, rigueur, application, vie spartiate. Les jésuites, qui savent se montrer très anti-américains, dénonçant le culte de l'argent et qui opposent les USA à l'Amérique latine aux intérêts divergents. Fidel Castro animera même un cercle de réflexion aux côtés d'un père jésuite. Plus tard, il aura parmi ses compagnons de la Sierra Maestra, Guillermo Sardinias, père diocésain. Il portera d'ailleurs sur lui le médaillon de la vierge del Cobre.

Certes Fidel Castro, issu de la campagne, se heurte à certains préjugés urbains, mais ses talents, toujours sportifs, lui acquièrent la sympathie et le respect de tous (il gagnera de nombreux trophées qui enchanteront les autorités de son école, ravies de la renommée acquise).

2

L'étudiant Castro

Alors que le second conflit mondial se termine, Fidel Castro obtient son baccalauréat littéraire et s'inscrit en Droit et Sciences Sociales à l'université de La Havane, en octobre 1945. Il travaille pour obtenir ses diplômes mais sans acharnement.

Le combat politique dans la capitale l'attire. Il commence sa carrière d'homme public dans les organisations étudiantes. Le climat politique de Cuba à ce moment de l'histoire du pays est délétère et violent. Les leaders des organisations politiques et syndicales sont souvent obligés de porter une arme tant la violence exercée est forte.

Cuba avait obtenu des Espagnols l'indépendance dans des conditions très particulières. A la suite d'un conflit quasi-colonial entre les USA et l'Espagne, cette dernière, après capitulation, laissa les américains

s'installer à Cuba. Un gouvernement local pro-américain fut mis en place mais les USA pouvaient intervenir à n'importe quel moment militairement si leurs intérêts étaient menacés. C'était l'amendement Platt (1901) imposé par les américains à la constitution cubaine, avec le contrôle économique de l'île, le droit d'intervention, la mise à disposition de terrains pour les bases navales américaines. Cet amendement fut abrogé en mai 1934 par le président Roosevelt, mais la pratique perdura.

Le pays fut mis en coupes réglées par de nombreux affairistes qui, par le biais des casinos, des salles de jeux, des villégiatures balnéaires, s'enrichirent rapidement grâce à l'économie parallèle. La population cubaine vécut dans cette période noire en marge de tout développement social. La pègre proliféra et dicta par moment ses conditions économiques aux gouvernements en place. Cette main-mise américaine développa dans la population un sentiment anti-yankee qui transpirait partout.

Fidel Castro est bien l'homme de cette époque troublée. Il a vingt ans. Il adhère à la nouvelle ligue anti-impérialiste des étudiants latino-américains et, en novembre 1946, il prononce un grand discours au cimetière de Colon à La Havane, devant le panthéon des martyrs, pour le soixante-quinzième anniversaire de la lutte des étudiants contre l'Espagne colonialiste. Il fonde le « Mouvement étudiant pour l'action dans

les Caraïbes », s'investit en 1947 dans une expédition qui voulait renverser le dictateur dominicain Trujillo, après s'être entraîné à Holguin, dans l'Orient. Il manifeste dans La Havane, à la tête des étudiants. Il proteste contre le gouvernement à la solde des USA. Il rejette la répression lorsqu'elle s'abat sur les cortèges de rue ou lorsqu'elle remet en cause l'extraterritorialité de l'université. Il dénonce la discrimination raciale avec un comité universitaire.

En 1947, toujours étudiant, il adhère au Partido Ortodoxo (Parti du Peuple Cubain Orthodoxe), le grand parti reconnu, qui lutte contre la corruption à tous les niveaux de l'Etat. Il devient président de la Fédération des Etudiants de l'Université (FEU).

Il fréquente une pension dans le quartier du Vedado près de l'université. Il écrit des articles contre les gangs politiques et syndicaux, dans un journal étudiant « Saeta » (la flèche), qu'il a lancé avec les communistes. Il participe à des émissions de radio.

Il dénonce toujours la situation des paysans sans terre. La richesse du pays est toujours aux mains de l'étranger.

Il prend souvent la parole pour des discours imagés qui captent l'attention. Il a un sens théâtral profond, une forte présence, une expression volontaire. Il sait utiliser l'emphase, la répétition nécessaire à l'argumentation.